

bande d'argent roulant comme l'écume d'une cataracte par-dessus le nuage ; il cherche à deviner la cause de ce phénomène. Au moment où la nature lui semblait enchaînée sous la glace, des torrens surgissent, le tonnerre continue à gronder, et ces bandes argentées lui semblent trop fluides, trop éloignées pour occasioner ce bruit. Au milieu de cette incertitude, le torrent supposé cesse de couler, et le tonnerre de se faire entendre ; il s'aperçoit alors avec surprise que ces deux phénomènes se lient ensemble ; il voit le nuage de vapeur se dissiper ; enfin, la neige blanche qui couvre le champ grisâtre au bas du mont, finit par le convaincre qu'il a été témoin de la chute d'une avalanche.

M. de Châteaubriand a observé que c'est surtout au clair de lune que les montagnes déploient toute leur magnificence. Le voyageur qui est témoin des effets de cette lumière sur la Jungfrau et les colosses ses voisins, se trouve bien dédommagé des peines qu'il s'est données pour se procurer ce spectacle.

Le sommet de la Jungfrau a passé pour inaccessible jusqu'à l'heureuse ascension de M. Meyer d'Arau, en 1812 : en voici la relation intéressante.

*Journal d'un voyage aux glaciers du canton de Berne, par M. Meyer d'Arau, en 1812.*

Mon père s'étant convaincu, en 1811, de la possibilité d'atteindre le sommet des pics les plus élevés

de la chaîne des glaciers du canton de Berne, résolut d'y faire un second voyage l'année suivante. Son but était de perfectionner, par des mesures prises avec plus d'exactitude, le modèle en relief des glaciers entrepris par notre grand père; de faire des expériences sur l'air, l'électricité, le calorique, la lumière, le son, etc., etc., et enfin de démontrer le peu de fondement des doutes élevés par quelques personnes sur son ascension au sommet de la Jungfrau.

Nous nous munîmes des instrumens nécessaires. Notre compagnie se composait de mon père, de mon oncle, qui avaient déjà fait le voyage en 1811, du docteur Thilo, de mon frère et de moi. Arrivés au Grimsel, nous prîmes divers porteurs et quelques chasseurs de chamois pour nous servir de guides. Deux de ces derniers, l'un nommé Aloys Volker, et l'autre Arnold Melchthal, étaient de l'Oberhasli. Ces gens, habitués dès leur enfance à courir, quelque temps qu'il fasse, après leurs chèvres et à chasser les chamois, nous étonnèrent souvent par leur courage et leur agilité. (1) Nous n'aurions jamais pu, sans eux, parvenir

(1) Les chasseurs de chamois sont des hommes extraordinaires. Voici des détails curieux sur un de ces montagnards que nous empruntons à la Gazette littéraire.

Il se nomme Jean Marchietti Colani, et l'on raconte de lui les choses les plus étonnantes. Il tient une pauvre auberge sur le mont Bernina, à travers lequel on va de l'Engadine à la Valteline. Malgré la mauvaise chère et le mauvais gîte auxquels nous étions condamnés, nous y de-

à plusieurs endroits difficiles ; c'est ce qui m'engage à donner ici leurs noms, afin que d'autres voyageurs

meurâmes trois jours ( en 1823 ), sachant que nous étions dans un pays abondant en chamois, et avec l'homme le plus capable de nous faire faire de belles chasses, s'il le voulait ; mais il parut d'abord ne pas goûter nos projets, et nous regardait avec un air de méfiance qui ne le quitta que le jour de notre départ.

Certainement Marchietti n'est pas un homme ordinaire. Ses mauvaises comme ses bonnes qualités, le distinguent des hommes parmi lesquels il vit. Comme chasseur, il est sans rivaux. Son père l'initia de bonne heure aux mystères de la chasse. Il m'a assuré avoir tué un chamois dès l'âge de douze ans : dans le cours de sa vie, il croit en avoir tué environ cinq cents. Un jour il en abattit sept faisant partie d'un troupeau qu'il avait surpris dans un espèce de cul-de-sac, d'où ils ne pouvaient s'échapper qu'en forçant le passage qu'il occupait. Trois ou quatre poussés par le désespoir, réussirent ainsi à se soustraire à la mort.

Elevé au milieu des chamois, et aimant passionnément cette chasse, il a acquis une connaissance parfaite de leurs allures, de leurs habitudes, ainsi que des meilleures manières de s'en approcher. Marchietti est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne ; il est d'une force et d'une agilité remarquables. Son adresse à la chasse est telle qu'on ne lui permet pas de prendre part aux tirs du voisinage, quand il y a des prix en jeu. L'on croit assez généralement qu'il se sert de balles enchantées, c'est un vrai *Freyschutz*, et on le désigne sous le nom de *Hexenmaister* ( maître des sorciers ). Il passe donc pour être vendu au diable ; mais ce qui lui est plus utile, c'est son excellente carabine à deux coups, et un bon télescope qui lui sert à

puissent réclamer leurs secours à l'auberge du Grimsel,  
(V. la planche ci-jointe, tirée de la collection de Lory.)

découvrir au loin le gibier. Son génie ne se déploie pas seulement dans la chasse aux chamois. Vivant loin de la ville, il est obligé de faire tous les métiers pour son propre compte, et il exécute, presque sans outils, beaucoup d'ouvrages aussi bien qu'un charpentier ou un serrurier muni de tous les instrumens nécessaires; il a une teinture de tout; mais n'ayant reçu aucune éducation, il offre l'exemple d'une ame forte dans les liens de l'ignorance. Doué de passions violentes, il ne connaît le frein d'aucun principe de morale, et on lui impute des crimes nombreux. Il est certain qu'il a deux femmes et plusieurs enfans de chacune; il y a quelque temps qu'il essaya de les faire vivre ensemble sous le même toit, mais il vit bientôt que c'était la chose impossible, et il força l'une d'elle à s'enfuir. Il est également certain qu'au moins une fois il a tué un Tyrolien d'un coup de fusil, et ses voisins lui attribuent sans doute à tort une vingtaine d'autres meurtres restés impunis. Il y a dans sa maison une chambre décorée de fusils, de couteaux, et d'autres objets de fabrique tyrolienne qui sembleraient appuyer l'accusation, car on ne le vit jamais *acheter* choses pareilles, et personne ne pense qu'il les ait reçues en don. Je suis pourtant persuadé qu'on le fait plus noir qu'il ne l'est. Vivant sur les confins de l'Italie, du Tyrol et des Grisons, les montagnes environnantes, sur lesquelles il prétend avoir un droit exclusif de chasse, seraient sans cesse explorées par des chasseurs rivaux, s'il n'était parvenu à les éloigner par la terreur qu'il a su inspirer dans tout son voisinage. Il sait très bien quelle est sa réputation; et convaincu qu'elle sert à ses vues, il fait de son mieux pour la conserver. Il m'assura que jamais il ne songerait à répandre une goutte de

Outre la provision obligée de bâtons ferrés, de cordes, d'instrumens de toute espèce, de matelas et

sang humain pour un chamois; mais s'il apprend que quelque étranger vient chasser sur le terrain que d'un consentement tacite on regarde comme le sien, il lui fait savoir que, s'il lui arrive de se montrer de nouveau dans les mêmes lieux, on pourrait bien ne plus entendre parler de lui : aussi la présence d'un bracopnier dans le sauvage district habité par Marchietti, est aussi rare que dans le pays le mieux gardé. Il calcule que sur ces montagnes il y a environ deux cents chamois, produisant annuellement soixante chevreaux. Un nombre pareil de victimes forme à peu près le produit de sa chasse annuelle. Il règne dans la contrée; et pour indiquer un trait caractéristique de cet homme, il avait une fois conçu le projet de se rendre auprès de Napoléon dans la persuasion qu'il y avait entre eux affinité de génie. Tous ses préparatifs pour quitter sa sauvage demeure étaient faits, lorsqu'il apprit les revers de la campagne de Russie, qui lui firent abandonner ses projets.

Nous l'accompagnâmes deux fois à la chasse. Le premier jour il nous conduisit dans un endroit auquel il a donné le nom de *bout du Monde*. C'est une masse de rochers élevés, environnés de tous côtés par des glaciers. Du haut de ces rochers, nous contemplâmes la vue du Bernina et des montagnes adjacentes, ainsi que l'immense glacier qui en descend. En nous rendant à ce *bout du Monde*, mon ami se laissa tomber dans une ouverture de glace, dont la neige récente lui avait dérobé la vue. Je me souviendrai toujours de la sensation que j'éprouvai lorsque j'entendis le guide s'écrier : « Il est tombé dans le trou. » Je me retournai vivement, et, à la place où je venais de voir mon compagnon, je n'apercevais plus qu'un bâton ferre couché sur la neige.

de couvertures, nous prîmes avec nous de la toile et une petite tente; et quant au bois, nos porteurs

J'accourus sans le moindre espoir de sauver mon malheureux ami; car ces crevasses ont souvent plusieurs centaines de pieds de profondeur; mais, à mon inexprimable satisfaction, je trouvai qu'il était parvenu à se retenir à six ou huit pieds au-dessous de la surface du glacier. Les glaciers sont ordinairement traversés dans toutes les directions par de ces crevasses de diverses longueurs, larges au milieu et étroites aux deux extrémités. Mon ami était tombé précisément à l'une des extrémités de l'ouverture. A quelques pas plus loin, c'eût été fait de lui; car, s'il n'eût pas été tué par la chute, il n'eût pas manqué de périr de froid et de faim au fond du gouffre. Appuyé fortement entre deux parois de glaces, il ne pouvait faire le moindre mouvement, dans la crainte de se laisser glisser dans l'abîme. J'ignore si nous eussions pu, le guide et moi, le retirer de cette situation cruelle; mais heureusement Marchietti est l'homme aux expédients. Nous l'avertîmes de ce qui se passait. « Pouvez-vous l'entendre? » Tel fut la première question qu'il nous adressa, et sur notre réponse affirmative: « Pouvez-vous le voir? » ajouta-t-il. — Il n'est qu'à quelques pieds de profondeur. — Bien, bien, attendez. » Il s'approcha sans se presser, inspecta attentivement la crevasse, fit des coches dans la glace, et se dévassa jusqu'à l'endroit où était le patient; puis il lui attacha un mouchoir autour des mains, et le retira avec la même facilité que si mon ami eût été un enfant. J'avouerai que je n'étais pas encore assez complètement chasseur de chamois, pour voir cette délivrance miraculeuse sans en être profondément ému. Les sensations causées en moi par cet accident m'ôtèrent tout le plaisir que je me promettais de cette journée. Pourtant nous continuâmes notre

furent souvent obligés d'en aller chercher dans les vallées.

chasse, et nous aperçûmes trois chamois ; mais Marchietti nous plaça de manière à ce qu'aucun ne vint à notre portée, tandis que lui parvint aisément à en tuer un. Son excuse fut que le lieu où se trouvaient les chamois n'était pas praticable pour nous ; mais, pour lui prouver qu'il faisait tort à notre courage, je descendis avec lui au fond du précipice où l'animal était tombé. Je pus admirer l'agilité et la hardiesse extraordinaires du chasseur. Dans un endroit, il ôta ses souliers pour escalader un rocher à pic, probablement dans le but de m'étonner, chose à laquelle il réussit fort bien ; un chamois seulement aurait été capable de le suivre.

Le jour suivant nous allâmes dans les montagnes qu'il se réserve plus particulièrement. Le chamois comme tous les animaux ruminans est très gourmet de sel. Tous les mois Marchietti en dépose dans une ouverture de rocher, et chaque fois il trouve la place vide, et les abords couverts de crottins de chamois ; dans le voisinage, il est toujours sûr d'apercevoir quelques-uns de ces animaux, mais il se garde bien de les tirer là ; il les attend vers des passages plus éloignés, et s'en approvisionne à plaisir. Nous en vîmes plus de quarante en différentes compagnies, sans pouvoir tirer un seul coup de carabine, soit parce qu'il ne nous fût pas possible de nous en approcher sans les alarmer, soit à cause du changement de temps qui nous força d'abandonner la chasse. Nous étions restés trois heures à observer leurs mouvemens avec nos télescopes ; nos propres réflexions, et les observations de Marchietti sur l'instinct et les habitudes de ces animaux, m'avaient vivement intéressé, lorsque tout-à-coup nous vîmes les différentes troupes manifester une grande agitation, et

Nous quittâmes le Grimsel le soir du 25 juillet. Cette montagne est à 5628 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous nous dirigeâmes vers le glacier de l'Aar. Un sentier étroit nous conduisit à travers un désert rempli de fragmens de rochers sur la montagne nommée la tour de Kessi. Nous y passâmes la nuit chez un berger du Valais, qui partagea avec nous sa pauvre cabane et son pain noir, qui, avec le lait de chèvre, forme pendant quatre mois de l'année sa seule nourriture sur ces confins du monde habité.

Mon père était parti dès le matin avec un guide, pour s'assurer par lui-même si notre plan était praticable.

Il ne nous avait pas encore rejoint le lendemain 26 juillet, lorsque nous partîmes aux premiers rayons du soleil. La montée était fatigante, sans être dangereuse; nous grimpons par une étroite vallée sur des champs de glace. Les sommets nous paraissaient peu éloignés; mais l'œil est trompé sur les distances, quand il se reporte sur des objets de couleur uniforme. Le jour tirait à sa fin, quand nous atteignîmes

bientôt après quitter les endroits où elles paissaient, mais avec bien moins de vitesse que lorsqu'ils sont alarmés par la présence d'un homme. Bien que le jour fût magnifique, Marchietti conclut de ces mouvemens que le temps allait changer, et il nous pressa de retourner, mais malgré notre marche précipitée, nous ne pûmes atteindre l'auberge avant qu'un ouragan, accompagné de pluie et de tonnerre, n'eut éclaté sur nos têtes.



le haut de la vallée. C'est là que j'eus, pour la première fois, le spectacle de l'hiver éternel. Devant moi, au-dessus, au-dessous de moi, ce n'était que glaces et que neiges. Ma vue se portait sur l'immense pyramide du Finsteraar, dont nous n'étions séparés que par un précipice, et sur la vallée formée par le glacier du Viescher. Derrière nous, le Mont-Blanc, le Mont-Rosa, le Matterhorn se coloraient des rayons du soleil couchant.

Après nous être reposés quelque temps, nous continuâmes à monter pour atteindre le glacier du Viescher. Les dernières traces de la terre habitable, le vert foncé des Alpes disparaissaient derrière la montagne de glace; le ciel semblait se resserrer au-dessus de nous; une nature inanimée nous entourait de toutes parts.

Arrivés au haut du glacier, nous rencontrâmes mon père. Le jour précédent il avait commencé l'ascension du Finsteraar avec son jeune guide; mais, surpris par la nuit, il s'était vu forcé de la passer sur la roche nue, sans feu et sans abri.

Au centre de la hauteur sur laquelle nous étions, s'élevait perpendiculairement un rocher noir, c'est le Finsteraarhorn: à notre gauche brillait le sommet couvert de neige du Rothorn; à nos pieds, le glacier du Viescher, et ses innombrables crevasses. La couleur sombre des rochers, la blancheur de la neige, le vert éclatant de la glace, l'azur brillant du ciel qui semblait sortir du sein du glacier et s'appuyer de l'autre

côté sur les pics glacés, tout cela formait un spectacle dont l'œil était ébloui.

Nous nous établîmes dans un des ravins profonds du Finsteraar, à 10,370 pieds au-dessus de la mer. Sur le côté septentrional de notre rocher, où le soleil à son zénith, et dans les jours les plus chauds de l'été, parvient à peine à fondre la couche de glace qui s'est formée pendant la nuit, nous trouvâmes le *Silene acaulis* en fleurs, rampant sur le granit. Une guêpe égarée voltigeait à l'entour. Les véritables mousses ne se faisaient déjà plus voir : la roche n'était couverte que d'une glace jaune ou noirâtre.

Les chamois ne viennent jamais jusqu'à ces hauteurs, à moins qu'ils ne soient poursuivis par les chasseurs. Semblables à la soldanella, dans le règne végétal, ils se plaisent sur les limites des neiges perpétuelles. Il en est de même de la marmotte, dont nous trouvions çà et là les terriers sous la glace, non loin de l'extrême limite de la végétation. Au soleil levant ces jolis animaux quittent leurs trous, pour venir se chauffer à ses rayons; et de même que les chamois, ils se trahissent eux-mêmes, en annonçant leur présence aux chasseurs par leurs cris aigus.

Au-delà du séjour ordinaire des chamois, à une élévation de 7 à 8,000 pieds, nous avons vu les traces d'une autre espèce de mammifère : mais nous n'eûmes pas l'occasion de l'observer assez bien pour pouvoir le décrire. Une circonstance particulière

nous révéla son existence; l'un de nos gens avait perdu son bonnet sur le glacier; lorsqu'il le retrouva, il était déjà à moitié rongé comme si des souris en eussent fait leur pâture. Cet animal doit être une espèce de belette ou d'écureuil : il est presque aussi gros que la première, long de cinq à six pouces, d'un brun foncé, avec une queue courte.

Les oiseaux continuaient à voltiger autour de nous, à une élévation de 13000 pieds; quelquefois nous entendions l'oiseau des neiges. Nous vîmes les corneilles s'abattre sur le Rothorn, et un aigle tourner autour des sommités du Finsteraarhorn.

Cet oiseau apparaît même rarement dans ces immenses solitudes. Les insectes s'y font voir plus souvent : mais probablement qu'ils y sont apportés par les vents. Nous avons rencontré des guêpes et des cousins. Au pied du pic du Finsteraar, à une élévation de 12000 pieds, nous vîmes un papillon blanc, de l'espèce commune, et un autre sur le glacier de l'Aletsch, à une hauteur de 9000 pieds. Ce dernier venait de sortir de sa chrysalide, que nous vîmes encore attachée au rocher. Nous trouvâmes sur ce même glacier une étendue de neige de plus d'un mille, entièrement couverte de petits insectes noirs appartenant à l'espèce *podures*, classe des *aptères*. Leur longueur ne dépasse pas une ligne; ils sautent, au moyen d'une queue élastique, à quelques pouces de distance lorsqu'on veut les approcher. Je regrette bien que plusieurs de ces petits

animaux que nous avions emportés pour les examiner plus à loisir , aient péri pendant le chemin. Le rocher sans neige le plus près était encore au moins à un quart d'heure de distance du lieu où se tenaient ces *podures*; ils doivent donc faire de longs voyages, car il n'est pas vraisemblable qu'ils déposent leurs œufs sur la neige. Ainsi que d'autres animalcules de leur espèce, ils ne peuvent trouver leur nourriture que dans les feuilles desséchées que les tempêtes amènent dans ces déserts du fond des vallées ; car nous avons vu des feuilles de hêtres et de chênes sur les glaces de l'Aletsch, du côté du Valais. Peut-être aussi font-ils leur nourriture du pollen de lichen écarlate qui colore de grands espaces de neige en diverses nuances de rouge.

La soirée fut employée à préparer notre abri pour la nuit. Nous débarrassâmes le roc de la neige et de la glace qui le couvraient; formâmes une espèce de mur avec des fragmens de roc sur lesquels nous placâmes nos bâtons que nous couvrîmes d'une toile avec des pierres par-dessus. Nous nous réunîmes autour d'un bon feu , sous cette espèce de hutte de Groënlandois, pour prendre notre café à l'eau de neige.

Le soleil descendait graduellement derrière le Mont-Blanc. Ses derniers rayons doraient encore le sommet de cette montagne lorsque la lune, dans son plein, sortit du milieu des pics de glace et répandit sa froide lumière sur l'immense plaine blan-

che qui nous entourait. C'était le silence de la mort. On aurait en quelque sorte pu entendre palpiter nos cœurs ; un chaos de glace, de neige, de débris de montagnes crevassées répandait l'horreur au milieu des abîmes et des sombres précipices. Nulle trace de vie, nulle habitation ne s'offraient à l'œil dans cette solitude immense. Un nuage seulement passait de temps à autre sur cette scène inanimée comme sur les ruines d'un monde oublié par le créateur. De noirs rochers gigantesques s'élèvent en pyramides du fond des abîmes et se perdent dans les neiges et les brouillards, tels que des monumens sépulcraux d'une nature dans la tombe.

Nous dormîmes profondément et fûmes réveillés de bonne heure par le froid. Nos préparatifs pour faire l'ascension du Finsteraarhorn furent bientôt faits. Malheureusement le temps était à la pluie ; de gros nuages se balançaient au-dessus de nos têtes et sous nos pieds. Dès neuf heures la neige commença à tomber et ne discontinua pas. Nous entretenîmes notre feu pendant toute la journée, mais avec économie, n'ayant pas un morceau de bois de trop. C'est ainsi que nous passâmes une ennuyeuse journée d'hiver au milieu de l'été.

La nuit vint ; les nuages se rembrunirent encore ; le bruit des vents s'engouffrant dans les vallées, commença à se faire entendre. Bientôt l'orage s'approcha de nous, et au silence des tombeaux, succéda un rugissement semblable à celui d'un fleuve qui se

précipite du haut des rochers. La neige lancée par l'ouragan du fond de l'abîme, pénétrait à travers les fentes de notre cabane.

Vers les trois heures du matin (28 juillet), la tempête parut se calmer; mais bientôt elle redoubla avec plus de violence, et avec un bruit pareil à celui des avalanches; les rochers en paraissaient ébranlés, et long-temps après que l'ouragan eut cessé, on entendait encore le tonnerre gronder dans le lointain: les tempêtes de l'océan ne sauraient en approcher. Peut-être mes nerfs étaient-ils devenus plus sensibles, depuis que j'avais vécu au milieu d'un profond silence. Nous fûmes obligés de sortir plusieurs fois pendant la nuit pour ôter la neige qui tombait sur notre toit, de crainte qu'il ne fut enfoncé: le froid était extrême. A l'aube du jour, le thermomètre de Réaumur marquait 11 degrés au-dessous de zéro. Notre provision de bois diminuait à vue d'œil; nous ne pouvions dormir, et le ciel étant toujours couvert de nuages, nous résolûmes de revenir à l'auberge du Grimsel; ainsi, laissant nos instrumens dans notre cabane, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions venus; mais nous rencontrâmes sur notre route un obstacle auquel nous ne nous attendions pas: une montagne de glace s'était séparée en deux; la partie inférieure, suspendue sur nos têtes, força nos guides effrayés à chercher un autre sentier.

Tout en cheminant, nous aperçûmes que le

brouillard s'éclaircissait ; le soleil vint nous ranimer de ses rayons bienfaisans ; un manteau éblouissant de neige couvrait toute l'étendue du glacier, et cachait à nos yeux ses fentes et ses crevasses : c'est là ordinairement que les chasseurs du chamois trouvent leurs tombeaux. De l'avis de nos guides, nous nous attachâmes tous à la même corde, à la distance de dix pieds les uns des autres, afin qu'aucun de nous ne pût s'égarer. Nos guides qui ouvraient la marche, tâtaient avec leurs longs bâtons ferrés les endroits suspects. La journée fut très fatigante, obligés que nous étions de marcher dans la neige jusqu'aux genoux. Le soleil nous brûlait le visage, et malgré les voiles verts et les lunettes de même couleur dont nous étions munis, nos yeux nous faisaient beaucoup souffrir. La réverbération de la neige nouvelle nous éblouissait presque autant que le soleil même : nous faisons des haltes fréquentes, et, pour nous soulager, nous plongeons le visage dans la neige.

Nous atteignîmes enfin *la terre-ferme*. La verdure des Alpes fut un baume pour nos yeux. Arrivés à l'auberge du Grimsel, le temps continua à nous être défavorable ; la neige tombait pendant que l'on faisait la moisson dans la vallée. Une partie des nôtres retourna à ses pénates ; pour moi, je restai à attendre un ciel plus propice. Le 14 août, le temps devenu plus clair, ranima mes espérances ; je me hâtai avec mes guides de me rendre à la cabane du

berger de l'Alp de l'Aar supérieur, dans l'intention de gravir le glacier le lendemain matin.

Nous partîmes effectivement le 15 de très bonne heure; la glace et la neige étaient solides; peu après neuf heures du matin, nous eûmes atteint le lieu où nous avions passé la nuit du 25 juillet. Nos instrumens et nos provisions étaient enveloppés dans une masse de glace. A l'aide d'une hachette et du feu, nous les débarrassâmes de leur enveloppe; il se trouva des objets gâtés par le froid. Ces diverses circonstances nous laissaient peu de chances pour les différentes expériences que mon père avait projetées.

Le soleil allait se coucher : dans le monde habité, cet astre dore encore les sommités des monts, tandis qu'il fait déjà nuit dans les vallées; lorsqu'on est sur le haut des montagnes, ce sont les vallées les moins profondes que l'on voit éclairées les dernières.

Le 16 août, dès que l'aurore eut coloré les pics glacés, nous nous mîmes en route; le temps était superbe. Je me déterminai à tenter l'ascension du pic du Finsteraar, de cette noire pyramide qui, d'après le mesurement de Trallès, est élevée de 13,234 pieds au-dessus de la mer Méditerranée, et au sommet duquel nul humain n'est encore parvenu.

Nous traversâmes le glacier du Viescher, et, longeant la gauche de celui du Finsteraar, nous atteignîmes le ravin, marchant avec beaucoup de précaution. Les glaciers ne sont jamais adhérens aux parties latérales du roc; une profonde ouverture



les en sépare presque toujours; c'est ce qui fait qu'il est souvent impossible d'aller de la surface du glacier à la terre-ferme, à moins qu'un pont de glace ne facilite ce passage. Nous avions ensuite à franchir un mur de neige; le plus hardi des nôtres marcha en avant, et les autres mettaient les pieds dans les traces de celui qui le précédait, son bras plongé dans la profondeur de la neige, par précaution contre les chutes. Dans certains endroits, la glace était comme un miroir; alors le plus avancé taillait des espèces de degrés pour les pieds et les mains, et pour surcroît de sûreté, nous attachions une corde autour de notre corps. C'est ainsi que nous grimpions sur les rocs nus ou couverts de glace. Nous eûmes à franchir un bloc d'un vert d'émeraude, d'où pendaient des glaçons semblables à des stalactites, et qui se précipita avec un bruit épouvantable, dans l'abîme sans fond du Finsteraar, un moment après que nous l'eûmes dépassé (1).

Après six heures de marche, nous nous vîmes près du sommet de la montagne; mais de nouvelles difficultés nous attendaient; il s'agissait de passer sur le glacier.

Nous fîmes halte sur l'Aarhorn supérieur; notre œil plongeait dans un espace sans bornes. Devant

(1) Nos deux Valaisans, ayant repassé par là quelques mois après, virent que ce bloc prodigieux était descendu de la montagne tout au fond de la vallée.

nous se présentaient confusément les hautes montagnes des anciens cantons ; et au-delà des Alpes des Grisons, nous découvrions celles du Tyrol. La chaîne du Valais, plus près de nous, était très distincte. Le Haut-Valais n'offrait à nos yeux qu'une vallée dont la couleur foncée tranchait sur tout le reste. L'Italie se cachait derrière un immense rideau de nuages. La demeure des humains offrait l'aspect d'une mer silencieuse. Les Alpes avec leurs pics neigeux se projetant sur la verdure foncée de leur base, semblaient des vagues blanchies par l'écume. Un immense réseau de glace partant de nos pieds, descendait d'un côté dans la vallée et remontait de l'autre sur les pics du Viescher et de l'Aletsch, sur les sommets du Walcher, de la Jungfrau et du Moine. Nous ne pouvions voir sans frémir les abîmes ouverts immédiatement sous nos pas.

Un pic surpassait tous les autres ; il se présentait au nord devant nous comme un noir rocher : c'était le Finsteraarhorn, qu'aucun humain n'avait encore visité. Il était une heure après midi. En ce moment mes forces m'abandonnèrent ; je m'assis derrière l'étroite crête du glacier : Gaspar Huber aussi indisposé que moi me tint compagnie. Arnold et les Valaisans voulurent poursuivre la tentative, je les y encourageai. Ils parvinrent au sommet : voici le résumé de la relation qu'ils me firent à leur retour.

Parvenus avec des peines infinies presque au haut de la montagne, ils se crurent d'abord sur le pic du

Finsteraar, mais quand ils furent au sommet, ils découvrirent leur erreur. Une sommité encore plus élevée s'offrit à leurs yeux; ils en étaient séparés par un précipice. Il se passa quelque temps avant qu'Arnold Melchchal osa tenter l'ascension de ce dernier pic. Attaché à une corde tenue par ses compagnons, rampant sur ses mains et ses genoux, il atteignit la cime glacée et tira à lui ses compagnons. C'est ainsi que fut faite la conquête du Finsteraarhorn. Il était quatre heures; ils en avaient mis trois à franchir une distance qui ne paraissait être que d'un quart de lieue.

L'extrémité du pic du Finsteraar est aiguë, mais la glace qui la couvre est épaisse de plusieurs toises. A travers une crevasse on aperçoit le glacier. Le spectateur plonge ses regards sur tous les autres pics. Les montagnes noires de la Suisse, les Alpes, les monts, les plaines lui semblent être de niveau. Le lac de Thun seul brille aux rayons du soleil dans ce vaste tableau.

De la place où j'étais, je vis nos hardis voyageurs faire des efforts pour planter un drapeau rouge sur le sommet du pic. Ils souffraient horriblement du froid, tandis que quelques heures auparavant ils avaient ressenti avec moi la chaleur de l'été. Ils s'étaient munis d'un baromètre et d'un thermomètre, mais leurs observations furent si imparfaites, que je ne pus en faire aucun usage; ce que j'attribue à la fatigue et à l'anxiété qu'ils durèrent éprouver ainsi qu'à

la violence du vent qui leur permettait à peine de se tenir debout. Pendant qu'ils étaient encore au haut du pic, la tourmente arracha le drapeau de la perche ; ils l'y fixèrent de nouveau. Au bout d'une demi-heure, ne pouvant plus endurer le froid extrême qu'ils éprouvaient, ils se mirent en marche pour revenir.

Nous effectuâmes notre retour par le côté occidental avec la plus grande facilité, et nous découvrîmes alors que l'ascension du Finsteraarhorn peut se faire sans peine, en montant par ce côté, tandis que du côté du Grimsel, la tâche est très pénible. Nous arrivâmes sans accident sur le glacier du Viescher, et à l'endroit de la montagne où nous avons passé la nuit. Nous nous réjouissions en pensant au repos que nous allions goûter ; mais notre attente fut trompée.

La soirée était froide et calme, mais la neige commença avec la nuit. Vers une heure, nous fûmes réveillés par des douleurs cuisantes aux yeux. Plusieurs d'entre nous ressentaient en outre des douleurs dans la poitrine. Il fallut se lever et chercher du soulagement à l'air extérieur.

Le matin nous décampâmes quoique le temps fût mauvais, car nous manquions de bois pour nous chauffer. Je me décidai à aller chercher de meilleure eau vers les bergers du glacier de l'Aletsch. Nous revînmes donc sur le glacier du Viescher et traversâmes la vallée entre le Viescherhorn et le Walcher.

Au centre de cet Océan solide, est le glacier de l'Alletsch qui, entouré de montagnes escarpées, va se perdre à son extrémité inférieure au milieu de collines verdoyantes.

De noirs nuages s'amoncelaient sur nos têtes; un violent orage sorti du pied de la Jungfrau nous poussait devant lui. Les éclairs sillonnaient la nue; bientôt des torrens de pluie fondirent sur nous en se précipitent au fond des vallées à travers les champs de glace. Nous cheminions toujours sur les crevasses, jusqu'à ce qu'ayant atteint le commencement du lac, nous trouvâmes à nous réfugier sous une voûte de cristal.

Sur le sein éblouissant de ce lac qui a plus d'une lieue de longueur, on voit, comme sur l'Océan arctique, flotter des îles de glaces qui proviennent de fragmens détachés des glaciers. Tout à l'entour règne la belle verdure des Alpes.

La masse d'eau qui se décharge de ce lac dans la vallée du Viescher varie à chaque quart d'heures, suivant que son embouchure est plus ou moins obstruée par les glaces. Il est arrivé souvent, surtout après de chauds étés, que le lac s'est tout-à-coup vidé, en versant ses eaux et ses glaçons dans la vallée, au grand désespoir des habitans.

Je passai six jours dans les cabanes hospitalières de mes guides à l'extrémité méridionale du lac. Nous ne pûmes monter sur les glaciers, à cause de l'inflammation de nos yeux.

Néanmoins le temps étant sercin, je me déterminai le 24 août à monter encore une fois au sommet du Finsteraar par le côté occidental, dans la vue d'y faire quelques observations.

Nous atteignîmes le glacier de l'Altsch : les impressions agréables et terribles que font éprouver ces immenses solitudes de neige se renouvellent chaque fois qu'on les voit. Nul mouvement autour de vous ; mais des vapeurs qui s'élèvent des montagnes, des nuages qui se détachent sur l'azur foncé du ciel ; nul bruit, si ce n'est le craquement d'une masse de glace qui tombe, répété par les nombreux échos, ou le bruit des fragmens qui, sautant de rochers en rochers, finissent par se réduire en neige ou en brouillard, et forment momentanément les plus belles cataractes.

Un roc immense s'élève au milieu de ce désert, comme une île au sein de l'Océan glacial : quelque peu de terre s'est logé dans les nombreuses crevasses dont il est sillonné ; là fleurissent quelques plantes solitaires parmi l'herbe écourtée : le *silene* pourpré sans tige, le petit *dabra alpina* doré, la saxifrage semblable à la mousse (*saxifraga cæsia*), le paturin (*poa laxa*), etc., etc. Aussi cette montagne est-elle nommée le Pic vert par les chasseurs de chamois.

A ma grande satisfaction, je trouvai ici mon frère, le docteur Thilo et mon oncle qui, avec leurs guides, avaient passé la nuit sur le Pic vert. Ils avaient quitté la veille le Grimsel ; leur voyage avait été fa-

tigant à cause de la grande chaleur au milieu des neiges, qui, cédant sous leurs pas, leur occasionaient des chutes fréquentes. Je ne saurais passer sous silence l'accident arrivé à mon frère, et la manière miraculeuse dont il fut sauvé.

Ils étaient parvenus sur la crête d'un mont de glace dépendant du glacier du Viescher, là même où nous avions fait notre première halte. Lorsqu'il fut question d'en descendre, l'un des guides dit, probablement par plaisanterie, qu'on pourrait bien se laisser glisser, assis sur la surface de la neige, jusqu'au bas de la montagne. Mon frère voulut en faire l'essai : d'abord il descendit assez doucement, mais bientôt sa course fut si rapide, qu'il ne put plus s'arrêter : la neige était trop ferme pour qu'il pût essayer de s'y cramponner avec ses pieds ou ses mains. Déjà il se résignait à son sort, lorsqu'il aperçut, au-dessous de lui, un rocher qui faisait saillie; il tenta de se diriger sur ce roc dans la vue de s'y accrocher, mais la rapidité de sa course ne faisant que s'accroître, il fut heureux d'éviter ce qu'il avait cru être pour lui une ancre de salut : il y aurait été mis en pièces. Il écarta le plus qu'il put ses jambes, sans diminuer par là la vivacité de sa descente; quelquefois il faisait des bonds sur la glace qui le lançaient en l'air quelques instans. Enfin tout espoir de salut s'évanouit, il perdit l'équilibre, et fut jeté à 30 ou 40 pieds sur les débris d'une avalanche; le choc fut si violent, que le derrière de

sa tête s'enfonça profondément dans la neige, et qu'il fit jaillir et tomber dans l'abîme des morceaux de glace. Il avait ainsi parcouru en deux minutes une distance de plus d'un quart-d'heure. Sans cette heureuse crevasse qui le retint dans sa chute, il aurait été précipité d'une hauteur double de celle qu'il avait déjà parcourue. Il resta quelque temps sans sentiment. Revenu à lui, il se traîna dehors, n'ayant d'autre blessure qu'une contusion à la main. Il se plaignit cependant pendant quelques jours de douleurs à la poitrine. Tandis qu'il gissait encore dans la crevasse se remettant de sa frayeur, une de ces belettes noires dont j'ai déjà fait mention, passa tranquillement auprès de lui et se perdit dans les glaces et les rochers. Mon frère retrouva enfin ses compagnons de voyage, qui avaient poursuivi leur chemin sur le *Guffer*, c'est-à-dire sur les fragmens de rochers tombés des hauteurs voisines.

Ils arrivèrent ensemble au Pic vert, où toute notre compagnie se trouva ainsi réunie, et dont nous résolûmes de faire notre demeure pendant plusieurs jours.

Nous nous y construisîmes en conséquence une cabane. Nous étions au 24 août, un des jours les plus chauds de l'année dans nos climats; les rochers étaient brûlans. Dans l'après-midi, le thermomètre marquait 35 degrés sur les glaciers, au même moment où sur le lac de Thun, il était à 24 et à Arau, à 30. Le temps continua les jours suivans à être très variable; nous prîmes diverses mesures, mais



nous fûmes souvent interrompus dans nos opérations. Nous voulûmes faire aussi des expériences sur les couleurs, que l'inconstance du temps rendit infructueuses ; il neigeait ou il pleuvait, ou bien le brouillard était si épais que nous ne pouvions rien distinguer. Enfin après avoir séjourné trois jours inutilement dans cet endroit, nous dûmes chercher un refuge chez nos amis des bords du lac Aletsch, et le froid allant toujours croissant, nous revînmes au Grimsel par le Haut-Valais. Mon frère resta seul sur les bords du lac avec les deux Valaisans, déterminé à attendre quelques jours pour tenter l'ascension de la Jungfrau.

Avant de donner la relation de cette expédition, je ferai quelques observations sur ces régions les plus élevées de notre partie du globe.

Ce serait en vain qu'on tenterait de décrire les régions des glaciers aussi exactement que les autres contrées, parce qu'elles changent de face chaque année. Les pics pyramidaux, les sommets qui atteignent les nues, restent seuls debout et sans éprouver d'altération, comme des phares pour le voyageur sur cet Océan terrestre. Mais après un laps de plusieurs années, les vallons sont transformés en montagnes, et les montagnes en vallons ; ici des champs de glace ont disparu, là des rochers jusqu'alors nus se trouvent chargés d'un manteau de glace, tandis que d'autres pics ont perdu celui dont ils étaient couverts. Les tempêtes et le froid d'un hiver de neuf

mois, suivi d'un été brûlant, amènent sans cesse des changemens.

Nous avons rencontré des masses de glace de plus de cent pieds d'épaisseur : ces immenses morceaux éprouvent des altérations journalières ; la neige, la pluie augmentent leur surface, mais la chaleur naturelle de la terre fait fondre leurs bases. La pureté, la sécheresse de l'atmosphère dans ces régions, provoquent une rapide évaporation des parties dégelées. En outre, le poid des masses de glace accumulées sur les crêtes des montagnes, tend naturellement à les pousser vers les vallées : leurs extrémités se fondent sans cesse, tandis que la partie supérieure, s'affaisse et se fond en longues crevasses.

Les observations de de Saussure sur l'électricité, et sur l'abaissement et l'élévation journalière du thermomètre, dans les montagnes glacées de la Savoie, s'appliquent à celles du canton de Berne. La différence de la chaleur et du froid, aux mêmes heures dans les vallées, au pied des monts, et sur les glaciers, a encore besoin d'être fixée par de nombreuses expériences. L'été de 1812 eut très peu de jours chauds, et même pendant ceux-ci, la chaleur ne fut pas si intense que dans les autres années ; néanmoins, comme je l'ai déjà fait remarquer, le mercure au soleil était à 35 degrés ; il est probable que dans des jours plus chauds, il peut aller jusqu'à 40. Il est difficile de déterminer jusqu'où il descend dans le cœur de l'hiver. Les observations

météorologiques faites par la société d'histoire naturelle dans d'autres lieux, sur le Mont-S.-Bernard par exemple, peuvent offrir des objets de comparaison. Nous savons que le froid y est dans l'hiver de 20 à 23 degrés. Cette montagne n'ayant que 7560 pieds d'élévation, et étant dominée par d'autres monts, on en doit conclure que dans les hautes Alpes, surtout sur les glaciers, la chaleur et le froid sont plus intenses que dans les vallées, et que ceux-là sont bien dans l'erreur qui pensent le contraire. Quoiqu'on ne puisse nier qu'au-delà de notre atmosphère, là où le soleil ne trouve plus de calorique à dégager, la température ne doive être la même l'hiver comme l'été; néanmoins nos montagnes les plus élevées ne sauraient servir de mesure pour calculer le point au-delà de notre globe où il n'y a ni hiver ni été, ni chaud ni froid; car aussi loin que s'étend notre atmosphère, la différence entre les deux extrêmes est très considérable; les régions élevées des pics et des glaciers abondent souvent en gaz ascendants, dans lesquels le principe de la chaleur peut se dégager, tandis que d'un autre côté, par un temps serein, surtout en hiver, il peut se développer un froid qu'on ne saurait éprouver dans le monde habité à la surface de la terre, où les vapeurs sont sans cesse en mouvement.

Les effets de ces hautes régions sur le corps humain ont été observés d'une manière encore trop imparfaite pour que nous puissions en tirer des

conséquences certaines. Cependant nous pouvons déjà conclure que ce qu'en dit de Saussure, n'est pas applicable à tous les cas : par exemple, nul d'entre nous n'éprouva d'assoupissement, de violente fièvre, d'envie de vomir, de faiblesses ou de ces affections que d'autres voyageurs ont ressenties à une élévation de 10 à 12,000 pieds. Dans bien des circonstances aussi, ce qu'on attribue à la rareté de l'air, est l'effet de la peur et de la fatigue; quoiqu'il soit bien réel que le pouls batte deux fois plus vite lorsque l'on arrive il est vrai aussi qu'après quelque repos, il reprend son allure ordinaire. Nous fîmes plusieurs fois cette expérience sur nous-mêmes. La défaillance qui surprit un de nos guides près du sommet de la Jungfrau fut occasionnée par les efforts qu'il avait faits pour monter, et par le souvenir des dangers qu'il venait de courir. Nous n'éprouvâmes rien de semblable en descendant. Les effets de l'atmosphère sur le visage dépendent nécessairement de son plus ou moins de sécheresse, dans un temps mou ils ne sont pas les mêmes que lorsque le ciel est serein. On peut se convaincre de cette vérité sur les glaciers du canton de Berne, dont le voyage n'est ni aussi difficile ni aussi dangereux qu'on l'avait cru. La traversée entre la Jungfrau et le Moine s'effectue sans danger sur la glace solide des glaciers. Celui du Viescher, celui de l'Aletsch avec son lac offrent de charmants points de vue. Arrivé à l'auberge du Grimsel, le voyageur

peut entreprendre des excursions de tous côtés et y revenir quand le temps menace. On y est servi bien mieux qu'on ne devrait s'y attendre dans un lieu si reculé.

Le ciel s'étant enfin éclairci, mon frère partit le 2 septembre à cinq heures du soir avec les deux Valaisans ; ils traversèrent le glacier de l'Aletsch , et marchèrent encore long-temps après le coucher du soleil pour arriver à la cabane du Pic vert.

Le lendemain matin à cinq heures ils étaient sur les glaciers entre le Moine et la Jungfrau, et arrivèrent au pied de ce mont colossal qu'ils se proposaient d'escalader et qui resplendissait aux rayons du soleil levant. Dans l'espoir d'un chemin plus facile , ils montèrent par le côté oriental de la Jungfrau opposé à celui qu'ils avaient suivi l'année précédente ; la montée devenait toujours plus rapide ; les guides perdaient courage. Ce qu'il y avait de plus fâcheux , c'est qu'ils n'avaient rien mangé avant de partir, et qu'ils avaient oublié leur chaudron. Mon frère les ranima le mieux qu'il put avec ce qu'il avait avec lui , et ils recommencèrent à monter après s'être attachés à une corde à certaine distance les uns des autres. Vers onze heures ils parvinrent au dernier pic, haut de 400 pieds et presque perpendiculaire. Quand ils furent sur la cime , ils trouvèrent une profonde crevasse large d'environ trois pieds dont les côtés étaient aussi droits qu'un

mur. Au-dessus d'eux pendait un énorme glaçon de cent pieds de hauteur.

Après un moment d'hésitation, un des guides posa le bout d'une perche sur cette masse, s'y élança à travers l'abîme et fit des entailles dans la glace pour y poser les pieds. Mon frère voulut imiter cet exemple, mais au premier pas qu'il fit, la glace se rompit sous lui; il se saisit aussitôt de la perche et sauta heureusement. Le troisième suivit encore avec plus de bonheur. Alors le premier guide attacha une corde à son bâton, les autres s'y tinrent fortement, et tous travaillèrent avec leurs couteaux à faire des entailles dans la glace pour y appuyer les pieds et les mains. La crête sur laquelle il fallait marcher était très étroite. Un des guides tomba d'épuisement; étendu sur la glace, il était pâle et sans voix, ne pouvant remuer que les mains. Ses compagnons le placèrent dans un lieu à l'abri de tout danger, et continuèrent leur route, car le bout de la carrière était devant eux. Le guide revint bientôt à lui et suivit ses compagnons. C'est ainsi qu'ils atteignirent le pic le plus élevé de la Jungfrau d'où leurs regards plongeaient, d'un côté, sur les basses régions habitées par les hommes, de l'autre, sur les abîmes des glaciers.

Il était deux heures après midi. Il leur avait fallu quatre heures pour escalader une hauteur de 400 pieds. Le point le plus élevé de la Jungfrau, sur lequel ils étaient, avait éprouvé de notables chan-

gemens depuis l'année précédente : d'arrondi il était devenu presque pointu. Nos voyageurs étaient plongés dans un océan d'éther. Le ciel autour d'eux était serein ; au-dessous , ils avaient une mer de nuages à travers lesquels leur apparaissait çà et là la terre habitée. Ils distinguaient parfaitement le lac de Thun ; toutes les montagnes autour d'eux étaient éclairées ; le Mont-Blanc, le Mont-Rosa et le Matterhorn étaient seuls enveloppés de nuées.

Mon frère fit des observations barométriques et thermométriques.

Voici l'état de ces instrumens à 2 heures 1/2, le 3 septembre :

|                               | Baromètre.   | Thermom.            |
|-------------------------------|--------------|---------------------|
| A Arau ,                      | 27° 0' 62".  | 14 $\frac{6}{16}$ . |
| Sur le lac de Thun ,          | 26° 6' 3".   | 12 $\frac{4}{16}$ . |
| Sur lesommet de la Jungfrau , | 16° 11' 50". | 6                   |

Il faut remarquer qu'à Arau le baromètre était élevé de six pieds au-dessus du sol, et sur le lac de Thun, de onze pieds au-dessus de la surface de l'eau. Il résulte aussi d'expériences faites à la même époque, que ce lac était élevé de 468 pieds au-dessus d'Arau.

Pendant que Mayer faisait ces observations et mesurait quelques angles avec un sextant de poche , la Jungfrau commença à se couvrir de nuages. Les guides s'en effrayèrent, car rien n'est plus alarmant pour les voyageurs sur les hautes montagnes. Ils se hâtèrent de planter, en témoignage de la deuxième

ascension sur la Jungfrau, une longue perche dans la glace, à laquelle on attacha un drapeau de toile cirée. Pour rendre ce monument plus indépendant des caprices des vents, on fixa dans la glace une seconde perche sans drapeau auprès de la première.

Les Valaisans firent vœu de faire un pèlerinage à Ste. Marie d'Einsiedeln s'ils revenaient sains et saufs de leur périlleux voyage (1), puis le retour commença gaiement; on descendit avec rapidité sans s'arrêter et sans éprouver aucun symptôme de faiblesse, et l'on arriva sans accident à sept heures du soir sur le Pic vert. Les nuages les suivaient depuis la Jungfrau.

L'épaisseur du brouillard les empêcha, le jour suivant, de descendre sur le Moine. A quatre heures après midi la neige commença à tomber. A la même heure un orage s'étendit sur la Suisse (2), et un ouragan épouvantable éclata sur le lac d'Aletsch, sans qu'on ressentit rien de semblable sur le Pic vert.

Le 5 septembre les voyageurs revinrent par un mauvais temps aux cabanes du lac d'Aletsch.

Le même jour où mon frère montait sur le sommet de la Jungfrau, j'allais par le Grimsel sur le glacier du Grindelwald.

(1) Ils exécutèrent ce vœu quelque temps après; et à leur retour ils rendirent visite à leurs compagnons de voyage à Arau.

(2) Cet orage n'arriva au-dessus d'Arau qu'à sept heures.



Il existe une tradition chez les bergers des vallées voisines, suivant laquelle un docteur Klauss a fait, il y a un siècle, le trajet du glacier du Grindelwald au Grimsel. Ebel dit que, d'après une opinion accréditée dans le pays, il y avait autrefois de fertiles vallées entre le Mettenberg, l'Eiger et les pics du Viescher dont l'espace entier est maintenant plein de glace, et qu'il existait un passage entre ces vallées et le Haut-Valais. En preuve de cela, on montre à Grindelwald une cloche portant la date de 1044, qui était dans la chapelle de Ste. Pétronille, située sur ce passage. Une semblable tradition règne dans le Valais. Dans le Viescherthal on voit encore les vestiges de cette route, quoiqu'ils soient entièrement couverts de glace à présent.

Les chasseurs du Grindelwald affirment que lorsque les chamois sont poursuivis, ils cherchent un refuge dans les vallées glacées entre le Finsteraar et le Schreckhorn où ils sont en sûreté, car peu de chasseurs, même parmi les plus hardis, osent s'avancer à plus d'une lieue au-delà du glacier du Finsteraar.

Afin de m'assurer à quel point la route du Grimsel au Grindelwald est encore praticable, je partis de l'hôpital le 4 septembre de très bonne heure. Nous remontâmes d'abord le cours de l'Aar inférieur jusqu'à l'endroit où il sort du glacier. C'est ici la demeure d'un berger pendant l'été. Un bloc de glace qui fait saillie est le seul abri qu'il ait pour

lui et ses chétives provisions. De là nous continuâmes gaiement notre route sur le glacier de l'Aar inférieur : il est bordé de deux rangs de *guffer*. Les *guffers* sont ces bandes de fragmens de pierres ou plutôt de sable et de gravier qui s'étendent longitudinalement aux bords des glaciers, depuis le haut jusqu'aux pieds des vallées, où ils forment communément des amas de décombres. Lorsque les étés sont chauds, ces bandes de *guffer* et la glace sur laquelle elles reposent sont plus élevées que le reste du glacier. Aussi voit-on çà et là des pyramides de glace portant sur leurs sommets de gros morceaux de rochers. Il semble que les pierres et les décombres devraient empêcher la glace qui est au-dessous de se fondre, et cependant il est bien connu qu'une pierre posée sur la glace, si elle est échauffée par le soleil, s'enfonce dans la glace en la fondant ; de là l'origine des trous nombreux, grands et petits que l'on voit sur les glaciers et qui finissent par en traverser toute l'épaisseur. Le *guffer* longe le bord ou part du milieu de la pointe du glacier, jusque dans la vallée, en bandes parallèles. Les auteurs se sont évertués sur ce phénomène dont voici l'explication bien simple : chaque partie du glacier qui descend de la mer de glace est comprimée au point où semblable à une rivière sortant d'un lac, il entre dans les rochers ; la glace repousse en dehors les pierres et se couvre de leurs fragmens. Comme le glacier éprouve chaque année les mêmes

effets, la masse de décombres augmente. Le guffer doit aussi sa formation à ces pierres qui tombent sans cesse des rochers qui bordent les glaciers; quand on monte dans les champs de glace, l'on voit que les guffers commencent toujours sous les rochers qui sont au-dessus.

Il était cinq heures quand j'atteignis le pied du Finsteraarhorn avec mes compagnons de voyage. Nous avions à notre gauche le glacier septentrional descendant en cascades magnifiques au nombre de plus de dix, l'une sous l'autre, semblables à des flots qui auraient été subitement glacés au milieu de leur cours impétueux. Au-dessus de ce chaos s'élève le pic gigantesque du Finsteraar. Nous apercevions avec nos lunettes la perche plantée sur la cime.

En cet endroit le glacier tourne autour du Lauteraarhorn où commence un bassin de glace de trois lieues d'étendue, bordé de rochers. Le chemin qu'on suit sur ce terrain éblouissant n'est pas rapide; mais nous étions bien fatigués et tourmentés par la soif qu'augmente la neige que l'on mange. Nous découvrîmes à notre grande satisfaction, sur le haut du glacier, un ruisseau d'eau courante. Ensuite nous fûmes obligés d'escalader le sommet d'un rocher et de franchir une crevasse pour y parvenir; heureusement qu'elle était remplie de neige. Ce passage nous demanda plus d'une heure.

Quel magnifique coup d'œil! A nos pieds une glace crevassée qui ressemblait à un torrent de lave

durcie descendant à travers les précipices de l'Eiger et du Schreckhorn dans la belle et verdoyante vallée du Grindelwald. L'Oberland bernois se présentait devant nous. Les montagnes derrière le lac de Thun avaient l'aspect de nuages; et plus loin, des plaines sans limites. Pendant que nous prenions du repos, nous distinguions parfaitement, avec le télescope, nos compagnons sur le sommet de la Jungfrau. Il est impossible de décrire les sensations que j'éprouvai dans ce moment remarquable de ma vie.

Nous pensions d'abord tous qu'il était impossible de parvenir à la vallée par les précipices de glace que nous avions devant nous. D'un autre côté il était douteux que nous pussions trouver une issue sur la gauche. La glace était couverte d'une neige récente, cela nous fut favorable: les pieds sont plus fermes sur la neige que sur la glace. Nous arrivâmes heureusement à une colline verdoyante au pied de cette masse de glace.

La nuit étant venue au moment où nous étions près de toucher à la terre promise, aucun de nos guides ne voulut s'aventurer sur le glacier et retourner sur ses pas. Nous glissâmes hardiment, appuyés sur nos bâtons, comme sur un traîneau, gouvernant entre les pyramides de glace, en évitant les crevasses, et atteignîmes un autre endroit couvert de verdure. Nous n'avions pas d'autre chemin à suivre que les bords d'un précipice de 200 pieds de profondeur; une grande crevasse, dans laquelle

coulait un petit torrent, nous séparait du côté opposé; nous essayâmes de la franchir et y réussîmes mieux que nous ne l'avions espéré. Sautant de rebords en rebords, nous atteignîmes l'autre côté et aperçûmes la première cabane; nous courûmes alors gaiement sur le glacier qui nous en séparait encore, et fîmes bientôt chez nos amis les bergers qui écoutèrent le récit de notre aventureux voyage comme un conte de l'autre monde. Ils nous offrirent ce qu'ils avaient de meilleur. Après nous être un peu restaurés, nous descendîmes dans la vallée par un chemin raboteux taillé dans le roc. Vers le soir nous entrâmes dans la fraîche forêt de pins, et avant huit heures nous arrivâmes dans l'auberge du Grindelwald.

Ce même soir le docteur Thil et mon frère avaient été au pied du Schreckhorn par le Lauteraar; ils y passèrent la nuit en nous attendant dans une caverne connue des chasseurs de chamois, sous le nom de *l'auberge*. Le matin suivant ils étaient très inquiets sur notre sort, et arrivèrent au sommet du glacier du Grindelwald. Les plus grandes difficultés étaient franchies, lorsqu'un épais brouillard s'éleva des vallées et les empêcha de voir devant eux, ce qui les força à retourner au Grimsel; ils rentrèrent à Arau au moment où nous partions du Grindelwald. C'est ainsi que se terminèrent nos aventures.

---